

Lambeaux de Charles Juliet

Pour la séance 1 d'accroche (les extraits sont vidéoprojetés)

Trois brefs extraits :

"Ta mère te prend par le bras et avec douceur t'apprend que tu as une autre mère, qu'elle était à l'hôpital et qu'elle vient de mourir.

Debout en plein soleil, appuyé contre le mur, sous la treille. Tu n'es ni triste ni bouleversé. Tu te sens simplement bizarre.

L'enterrement. La maison où elle a vécu et où le père habite. Tu fais sa connaissance et aussi celle de tes frères et de ta soeur. De violentes émotions. Un état de stupeur." ...

Depuis ce jour de tes sept ans, tu n'as jamais aimé l'été." (p. 99)

"Tu te rends compte que ton besoin d'écrire est subordonné à un besoin de connaissance, que tu veux moins enfanter des livres que partir à la découverte de toi-même.

Plus tard, tu découvres cette autre évidence : puisque tu ne t'aimes pas, il t'appartient de te transformer, te recréer." (p.139)

"Ce récit aura pour titre **Lambeaux**. Mais après en avoir rédigé une vingtaine de pages, tu dois l'abandonner. Il remue en toi trop de choses pour que tu puisses le poursuivre. Si tu parviens un jour à le mener à terme, il sera la preuve que tu as réussi à t'affranchir de ton histoire, à gagner ton autonomie." (p. 150)

Lambeaux de Charles Juliet

Extrait 1 (p. 143/145)

De plus en plus souvent, tu penses à ta morte.

Un été, ton père de la montagne t'avait demandé de l'aider à faire les foins, et pour la première fois de ton existence, tu avais passé quelques jours auprès de lui.

Un soir, sans rien dire, il avait posé devant toi un album de photographies, et tu avais trouvé là un portrait de ta mère. Découvrir son visage t'avait donné une violente émotion.

Ce visage à la structure régulière et bien équilibrée, tu l'avais trouvé beau. Haut front, nez droit, large bouche aux lèvres bien ourlées, des cheveux bruns abondants strictement coiffés, et des yeux clairs, livrés, offerts. Une présence grave. Un port de tête où tu crois lire de la fierté, peut-être un soupçon de défi. En réalité, des traits et un regard fort différents de ceux que tu avais imaginés.

Tu aurais aimé que ton père te parle d'elle, mais sa femme était là, et tu n'as pas osé le questionner.

Ce portrait, tu l'as longuement contemplé cherchant à déchiffrer l'énigme de cette vie et de sa fin. Soudain, tu as su qu'il fallait que ce portrait t'appartienne. Mais tu n'as pas eu le courage de le demander au père. Alors tu l'as glissé dans ta poche. La seule chose que tu aies jamais dérobée. Des centaines de fois par la suite tu as repensé à ce geste. Comme si tu avais commis un forfait des plus graves.

Deux ans plus tard, tu rencontres sur la place de ton village un vieux paysan pour qui tu as de l'amitié, et qui chaque foir qu'il te rencontre, s'arrête pour bavarder. Il t'apprend que lorsqu'il était jeune, il a travaillé comme ouvrier agricole dans le village de ton père. Il a connu ta mère, et sans se rendre compte de ce qu'il te dit, ne pouvant se douter que tu ne sais rien, il t'apprend tout bonnement qu'elle avait voulu se supprimer, et que c'était cette tentative de suicide qui avait entraîné son internement. Mais tu es trop prompt à le questionner, et à la curiosité trop pressante que tu manifestes, il sent qu'il n'aurait pas dû s'engager sur ce terrain et se met à parler d'autre chose.

A partir de ce jour, tu as voulu savoir. Tu as enquêté auprès de la plus grande de ses soeurs, et dans son village, auprès de deux ou trois femmes qui avaient été ses amies d'enfance.

Lambeaux de Charles Juliet

Extrait 2 (p. 9/10)

Tes yeux. Immenses. Ton regard doux et patient où brûle ce feu qui te consume. Où sans relâche la nuit meurtrit ta lumière. Dans l'âtre, le feu qui ronfle, et toi, appuyée de l'épaule contre le manteau de la cheminée. A tes pieds, ce chien au regard vif et si souvent levé vers toi. Dehors, la neige et la brume. Le cauchemar des hivers. De leur nuit interminable. La route impraticable et fréquemment, tu songes à un départ, une vie autre, à l'infini des chemins. Ta morne existence dans ce village. Ta solitude. Ces secondes indéfiniment distendues quand tu vacilles à la limite du supportable. Tes mots noués dans ta gorge. A chaque printemps, cet appel, cet élan, ta force enfin revenue. La route neuve et qui brille. Ce point si souvent scruté où elle coupe l'horizon. Mais à quoi bon partir. Toute fuite est vaine et tu le sais. Les longues heures spacieuses, toujours trop courtes, où tu vas et viens en toi, attentive, anxieuse, fouaillée par les questions qui alimentent ton incessant soliloque. Nul pour t'écouter, te comprendre, t'accompagner. Partir, partir, laisser tomber les chaînes, mais ce qui ronge, comment s'en défaire ? Au fond de toi, cette plainte, ce cri rauque qui est allé s'amplifiant, mais que tu réprimais, refusais, niais, et qui au fil des jours, au fil des ans, a fini par t'étouffer. La nuit interminable des hivers. Tu sombrais. Te laissais vaincre. admettais que la vie ne pourrait renaître. A jamais les routes interdites, enfouies, perdues. Mais ces instants que je voudrais revivre avec toi, ces instants où tu lâchais les amarres, te livrais éperdument à la flamme, où tu laissais s'épanouir ce qui te poussait à t'aventurer toujours plus loin, te maintenait les yeux ouverts face à l'inconnu. Tu n'aurais osé le reconnaître, mais à maintes reprises, il est certain que l'immense et l'amour ont déferlé sur tes terres. Puis comme un coup qui t'aurait brisé la nuque, ce brutal retour au quotidien, à la solitude, à la nuit qui n'en finissait pas. Effondrée, hagarde. Incapable de reprendre pied.

Te ressusciter. Te recréer. Te dire au fil des ans et des hivers avec cette lumière qui te portait, mais qui un jour, pour ton malheur et le mien, s'est déchirée.

Lambeaux de Charles Juliet

Première partie

Extrait 3 en lecture cursive (p. 13/16)

Tu es l'aînée et c'est toi qui t'occupes d'elles. Le plus souvent, la mère est dehors, dans les champs, à travailler avec le père. Toi, rivée à la maison, très tôt astreinte aux soins du ménage, aux multiples tâches liées à la vie de la ferme.

L'hiver venu, dans la petite usine d'un village proche, la mère est employée à monter des horloges. Quatre kilomètres le matin, et le soir, autant pour le retour. A pied. Presque toujours dans le froid, le brouillard et la neige.

Le bruit de la lourde porte en bois massif, volontairement claquée, a charge de te tirer du sommeil. Encore une demi-heure à paresser et combien tu la savoures. La chambre glaciale où règne encore la nuit. Tes yeux grands ouverts, et ta joie secrète à être seule, à écouter le silence, à jouir de ce repos avant que ne commence la rude journée qui t'attend. En haut de la fenêtre, sur la pellicule de glace qui couvre les vitres, tu te plais à voir briller ces fines paillettes or qu'avivent les dernières étoiles. Tu rêves, songes à ce que sera ta vie, cherches à imaginer ce monde dont tu souffres de ne rien savoir. La chaise vide près du lit. Les murs nus que tu commences à distinguer. Les chiffons tassés contre le bas de la porte et des fenêtres. Parfois, le vent qui siffle, mugit, heurte les murs, fait claquer le volet d'une grange. A l'idée d'avoir à affronter le froid, tout ton être se rétracte. Ces secondes où tu luttas avec toi-même, t'exhortes, renonces, te houspilles. Puis les escaliers descendus en frissonnant, tes mains pétrissant tes épaules. La porte à peine poussée, le chien bondit, te fait fête, et tu ne parviens pas à le calmer.

(...)

La journée commence, et jusqu'à l'instant de gagner ta chambre, tu n'auras aucun répit. Le ménage, les repas, les vaisselles, le linge à laver et repasser, l'eau à aller chercher pour vous et parfois les bêtes, les lourds bidons de lait à porter à la fruitière, les lapins, la volaille, les cochons... De surcroît, au printemps et en été, tu entretiens le jardin, ramasses les légumes. En hiver, tu fends du bois, dois balayer et pelleter la neige. Le soir, après un rapide repas le plus souvent pris debout, tu te penches sur leurs devoirs, leur fait réciter leurs leçons. Puis elles montent se coucher. Mais pour toi, la journée n'est pas encore finie. Une règle jamais énoncée, mais à laquelle aucune de vous dans le village n'oserait se soustraire, veut que les femmes ne restent jamais inoccupées. Le travail. Le travail.

(...)

Quand vient le moment d'aller dormir, tu peines à gravir les marches. Parfois, tu n'as pas la force de te glisser dans ton lit, et tu restes là, les yeux dans le vide, affalée sur ta chaise. Tu leur as servi de mère, tu t'es employée à leur donner ce que tu ne recevais pas, et au fil des jours, des saisons, des années pour seule fidèle compagne, la fatigue, la fatigue, la fatigue.

La mère passe brillamment son Certificat d'étude, "la première du canton" mais ne peut accéder au Lycée (il fallait pouvoir aller en Classe complémentaire, passer des épreuves d'admission), elle ressent alors "un sentiment d'effondrement qui la submerge". Ses parents ne lui apportent aucun soutien.

Lambeaux de Charles Juliet

Extrait 4 (p. 50 à 53)

En cette période de l'année, les arbres ont mis leurs feuilles. Elles luisent, ont la fraîcheur de ce qui vient de naître, et tu perçois cette prodigieuse vitalité de la nature, t'émerveilles de ce qu'à chaque retour du printemps, la sève s'éveille à nouveau en chaque plante, en chaque arbre. D'ailleurs, toi aussi, tu sens dans ton jeune corps un afflux de forces nouvelles, et tu songes à celui qui bientôt te prendra dans ses bras, te fera découvrir l'amour, basculer dans un autre monde. Plus tard, tu auras deux enfants, et si ton mari en est d'accord, le garçon se prénommera Florian, la petite, Geneviève.

(...)

Tu ne l'as pas entendu arriver. Prise de frayeur, tu te dresses. A l'évidence, ce n'est pas un paysan. Il poursuit son chemin, te salue d'un mouvement de tête, non moins gêné que toi. Tu te rassieds. Il se retourne, croise ton regard, a un sourire embarrassé, puis vient de demander où mène ce chemin. Après un instant, il est assis près de toi mais a du mal à engager la conversation, et ses paroles sont entrecoupées de longs silences. Il est vrai que tu ne l'aides guère et te contentes d'écouter. Tu n'oses le regarder, mais tu as remarqué sa pâleur et tu notes que tu n'as jamais vu des mains d'hommes aussi fines, aussi blanches.

A l'approche des cinq heures, surpris que le temps ait passé si vite, il t'a quittée précipitamment. Tu n'as pas eu la présence d'esprit de lui demander de le revoir et tu es furieuse contre toi. Tout en marchant, tu te répètes ce qu'il t'a appris. Il habite Paris, est étudiant, a passé la semaine dernière les épreuves écrites d'un difficile concours. Il est venu en vacances chez sa tante, à H., où tout en se reposant, il préparera les épreuves orales.

Pendant les jours qui suivent, tu ne cesses de penser à lui. Ne peux te défaire d'une lourde tristesse. Cherches en vain à imaginer le moyen qui te permettrait de le retrouver. Mais l'émotion qui te saisit au rappel de cette rencontre, tu t'emploies à l'étouffer, consciente qu'un tel jeune homme se refusera à fréquenter une fille aussi quelconque que toi. Lui, un étudiant, qui plus est parisien, promis à un brillant avenir. Et toi, une paysanne ignare, tout juste bonne à soigner des cochons, ne connaissant rien en dehors de son village, et affublée d'un père que jamais tu n'oserais lui présenter. Ce serait folie d'imaginer que ne serait-ce qu'une amitié pourrait naître entre vous.

Le dimanche suivant, tu retournes au fond de la combe, là où un heureux destin t'a fait le rencontrer. Tu n'as pas un regard pour le bouleau dans lequel tu avais cru pouvoir te reconnaître et dont tu avais caressé le tronc. Tendue, anxieuse, tu scrutes avidement cette pénombre où tu brûles de le voir apparaître.

Enfin il est là, souriant, apparemment heureux de te revoir. Toi, tu es si bouleversée que tu ne peux articuler un mot et tu lui tends une main molle.

Il te raconte sa semaine, sa découverte de H., la vie qu'il mène chez sa tante, et toi, tu t'enhardis à lui poser quelques questions anodines, soucieuse de ne pas lui paraître indiscreète.

Quand vient le moment de vous quitter, c'est lui qui te propose de vous revoir.

Lambeaux de Charles Juliet

Extrait 5 en lecture cursive (p. 58/59)

Ce jour-là, tu l'attends en vain jusqu'à la nuit. Toute la semaine, tu es rongée d'inquiétude. Le dimanche suivant, grelottante et désespérée, tu te morfonds sous la pluie et passes ces heures à envisager toutes sortes d'hypothèses. Tu l'as déçu. Il n'a pas eu le courage de t'avouer qu'il veut rompre. Il n'a pas encore eu le temps d'écrire, mais tu vas bientôt recevoir une lettre. Il l'a envoyée mais le père l'a interceptée. Sa tante est malade et il la soigne. Ses parents l'ont rappelé et il est parti sur-le-champ. Il a appris qu'il avait échoué. A cause de de cet échec, il traverse une période de cafard et ne veut voir personne...

Tu attends. Tu attends.

A une ou deux reprises, il avait parlé de La Frênaie, la maison de sa tante. Tu demandes à l'une des femmes qui travaillent à H. si, par hasard, elle connaît cette villa. Ta stupeur quand elle répond qu'il ne s'agit pas d'une villa, mais d'un sanatorium.

Un jour, tu t'échappes, te rends à H. et plus morte que vive, te présentes au secrétariat de cet établissement. L'infirmière-chef te reçoit mais refuse de te dire quoi que ce soit. Tu expliques, insistes, cites des propos montrant que tu connais bien ce garçon. Emue par ce qu'elle lit sur ton visage, elle consent à t'apprendre que ce jeune homme, effectivement, était l'un de leurs pensionnaires. Oui, il avait une tante et en chaque fin de semaine, il allait passer deux jours chez elle. Il y a quelque temps, il a fait preuve d'imprudence. Alors qu'un orage menaçait, il est allé se promener en forêt. Il a pris froid et a commis une autre imprudence. Au retour, au lieu de rentrer au sanatorium, il est resté chez sa tante. Une double pneumonie s'est déclarée et sa tante n'a pas réagi assez vite. Il y a cinq jours, la phtisie galopante l'a emporté. Tout le personnel en est encore bouleversé.

Tu n'as rien manifesté. Tu as simplement demandé à t'asseoir un instant.

Les dix kilomètres qui séparent H. de ton village, tu les parcoures en somnambule. Lorsque tu as longé le tronc sur lequel vous restiez des heures épaule contre épaule, de ton bras replié, tu t'es caché le visage. Comme pour te protéger d'un feu. D'une menace. Pour ne pas voir le gouffre qui allait t'engloutir.

Le soir, quand vous vous retrouvez autour de la table pour le repas, ta grande soeur comprend tout. Elle ne sait pas la mort, mais elle comprend que tout est fini.

La jeune femme se trouve à nouveau dans l'impossibilité d'aller vers des chemins plus "lumineux".

Deux années plus tard, la jeune femme est timidement courtisée par Antoine un jeune ouvrier. Elle se marie avec lui en cédant à "un moment de compassion". (p. 65) Elle a quatre enfants, nés de grossesses trop rapprochées.

Lambeaux de Charles Juliet

Extrait 6 (p. 79)

Trois semaines après la naissance de ce garçon, la neige tombe en abondance et l'hiver s'installe qui durera six mois. A nouveau le brouillard, le froid, les embarras causés par la neige, la cuisine impossible à chauffer, la glace sur les vitres du matin au soir, le silence, la solitude, et ces quatre enfants qui sont toujours à demander ce que tu ne peux plus donner. Tu sais le besoin qu'ils ont de toi et tu voudrais te montrer plus attentive, mieux t'occuper d'eux, les cajoler davantage, mais tu n'en as pas la force. Tu te caches pour pleurer.

Un combat se livre en toi où agonise le peu d'énergie qu'il te reste. Ta force de vie faiblissante subit les assauts d'une force contraire qui te tire vers le bas, t'invite à tout lâcher, à disparaître. Poussée en un point limite, où tu vacilles.

Continuer à mener cette existence où tout n'est que contrainte, effort, affliction. Ou bien céder à l'appel du repos, du sommeil.

La mère tombe alors en dépression et est admise en hôpital psychiatrique

Lambeaux de Charles Juliet

Extrait 7 (p. 86/87/88)

(...)le médecin t'a donné la permission de faire partie de la petite équipe qui se rend parfois utile aux surveillantes.

Cette décision change en partie ta vie et t'aide à te redresser, à reprendre courage. En outre, tu sais très vite te faire apprécier des surveillantes et, en conséquence, les rapports que tu avais avec elles s'améliorent.

Mais les semaines passent, et Antoine qui n'est pas des plus dynamiques, n'a toujours pas trouvé la personne qui pourrait chaque jour passer quelques heures auprès de toi et permettrait que tu quittes ce sinistre hôpital.

De jour en jour, ton impatience grandit, s'exacerbe, et tu supportes de plus en plus mal l'existence à laquelle tu es assujettie. Quand vas-tu retrouver ta maison, tes enfants, ton chien et ces chemins sur lesquels tu peux à loisir dialoguer avec toi-même ? Tu vis avec cette obsession, tendue vers cet instant où tu seras à nouveau libre.

Ce matin là, tu es autorisée à te rendre dans une petite cour pur y jeter des détritrus. Deux hommes du pavillon voisin sont occupés à peindre des barreaux. En passant derrière eux, tu te saisis d'un pot de peinture et te précipites à l'intérieur du bâtiment. Tu roules en boule un morceau de papier resté au fond du panier, tu le plonges dans le pot, et cédant à une furieuse impulsion, tu écris avec rage sur un mur, sur la porte des surveillantes, du médecin, en grandes lettres noires dégoulinantes, ces mots qui depuis des jours te déchirent la tête

je crève

parlez-moi

parlez-moi

si vous trouviez
les mots dont j'ai besoin
vous me délivreriez
de ce qui m'étouffe

(...)

La sanction est immédiate : dix jours de cellule. Dix jours sans revoir le jour. Une paille. Ta nourriture non pas servie dans une gamelle, mais jetée à même le sol.

Quand tu es de retour parmi les chroniques, tu es brisée.

Sur ces entrefaites, la guerre a éclaté. Antoine espace ses visites et l'idée de te faire sortir est abandonnée.

Une guerre éclair et la France ne tarde pas à sentir peser sur elle la botte de l'occupant. Très vite celui-ci met en place la politique qui va viser à éliminer ceux qui, selon lui, appartiennent à une sous-humanité.

Dans cet hôpital où tu te trouves, la mortalité augmente.

Chaque matin, en ouvrant les portes les surveillantes ont un mouvement de recul. Les salles sentent le cadavre. Un de ces matins-là, un jour de juillet - tu viens d'avoir trente-huit ans - on constate ton décès. Tu es morte de faim.

Lambeaux de Charles Juliet

Seconde partie

Extrait 8 (p. 91/92)

Tu es le dernier des quatre enfants.

Quand le drame est survenu et que ta mère a été hospitalisée, des voisins t'ont recueilli et gardé quelques semaines. Puis au début de l'année, ton père t'a confié à M. et Mme R., des paysans qui vivaient dans un village de la plaine. En plus de la nombreuse famille qu'elle élevait, Mme R. avait déjà en nourrice deux petites filles dont la mère avait perdu une jambe lors d'un accident. Ecrasée de travail, Mme R. avait d'abord refusé de te prendre. Mais lorsque par la suite elle avait appris que tu allais être placé chez une vieille femme qui se saoulait et vivait dans un taudis, elle avait accepté de dépanner ton père, afin de lui laisser le temps de chercher une nourrice acceptable. Lorsque enfin il en eut trouvé une et qu'il vint te chercher, Mme R. et ses cinq filles ne voulurent pas te laisser partir. Elles s'étaient attachées à ce nourrisson et dirent à ton père qu'elles s'occuperaient de toi comme si tu étais un fils de la famille.

Pourtant le bébé que tu étais aurait dû les excéder et les pousser à refuser de te garder. Car jour et nuit, les épuisant l'une et l'autre, tu ne cessais de pleurer. (Tu pleuras tant qu'un muscle de l'aine se déchira et qu'il fallut t'opérer d'une hernie.) Elles étaient aux petits soins pour toi, elles te nourrissaient comme il convient, te parlaient, te berçaient, te dorlotaient, mais rien ne pouvait apaiser tes pleurs.

Ton père ayant oublié de leur indiquer ton prénom, elles choisirent de t'appeler Jean, à l'instar du fils du boucher, un garçon plaisant, sympathique, que tout le village appréciait. T'attribuer son prénom, c'était marquer l'espoir que tu aurais une chance de lui ressembler, de recevoir en partage certaines de ses qualités.

(...)

Un jour, en fin d'après midi, après la classe, alors qu'il commence à faire sombre, tu pénètres dans la cuisine et constates qu'elle n'est pas là, non plus qu'aucun autre membre de la famille. A l'angle de la table, pour ton goûter, une tranche de pain avec son morceau de sucre. S'ils sont absents, c'est qu'ils ont pris la route, qu'ils ne reviendront plus. En hurlant, tu cours dans la maison, te précipites à l'écurie, dans le hangar, ouvres la porte de la cave, appelles, mais personne ne répond. De plus en plus affolé, tu cours de droite à gauche, vas voir derrière le tas de bois, et soudain tu l'aperçois au fond du jardin où elle est en train de bêcher.

Il lui fallut un long moment pour te calmer et t'amener à dire ce qui t'avait à ce point alarmé.

Ce n'est donc qu'à sept ans que sa mère adoptive lui apprend "tu as une autre mère, qu'elle était à l'hôpital et qu'elle vient de mourir".

Puis l'enfant entre dans une école militaire pendant huit années. Devenu adulte, il envisage des études de médecine mais il abandonne.

Lambeaux de Charles Juliet

Extrait 9 (p. 129/130)

Tu veux écrire. Tu veux écrire mais tu ignores tout de ce en quoi consiste l'écriture. De surcroît, tu n'as strictement aucune culture. Lorsque tu en prends conscience, tu es accablé et tu comprends que pendant des années tu vas devoir faire des gammes et dévorer des centaines, peut-être des milliers de livres. Mais ce labeur à venir ne t'effraie pas. Tu as gardé ta mentalité de paysan. Avant de moissonner, d'abord labourer, herser, semer, rouler. Puis attendre que tournent les saisons. et surtout ne pas perdre de vue que des calamités diverses peuvent compromettre la récolte. Mais tu es tenace, obstiné, et tu te promets que ce sillon que tu commences à ouvrir, tu l'ouvriras quoi qu'il arrive jusqu'à l'autre extrémité du champ.

Tu as trouvé une librairie qui loue des livres et tu lui rends de fréquentes visites. Nulle personne pour guider tes pas dans cet immense continent des littératures. Tu te plonges au hasard dans des ouvrages de toutes sortes - romans, pièces de théâtre, recueils de poèmes, essais, philosophie - traduits souvent d'une langue étrangère. Tu as cette boulimie de l'autodidacte qui a honte de son ignorance et veut coûte que coûte en réduire l'étendue.

Quand tu n'es plus à ta table, où que tu sois, quoi que tu fasses, tu ne cesses de moudre des phrases dans ta tête. Mais lorsque tu veux écrire, des heures s'écoulent sans que tu puisses tracer un mot. Il n'empêche qu'en fin de journée, tu penses n'être pas resté inoccupé ou la tête vacante ne serait-ce que quelques minutes. Tu veux ouvrir une petite brèche dans ce mur au pied duquel tu te trouves et qui t'écrase.

Lambeaux de Charles Juliet

Extrait 10 (p. 149/150/151)

Un jour, il te vient le désir d'entreprendre un récit où tu parlerais de tes deux mères
l'esseulée et la vaillante,
l'étouffée et la valeureuse,
la jetée-dans-la-fosse et la toute-donnée.

Leurs destins ne se sont jamais croisés, mais l'une par le vide créé, l'autre par son inlassable présence, elles n'ont cessé de t'entourer, te protéger, te tenir dans l'orbe de leur douce lumière.

Dire ce que tu leur dois. Entretenir leur mémoire. Leur exprimer ton amour. Montrer tout ce qui d'elles est passé en toi.

Puis relater ton parcours, cette aventure de la quête de soi dans laquelle tu as été contraint de t'engager. Tenter d'élucider d'où t'est venu ce besoin d'écrire. Narrer les rencontres, faits et événements qui t'ont marqué en profondeur et ont plus alimenté tes écrits.

Ce récit aura pour titre *Lambeaux*. Mais après en avoir rédigé une vingtaine de pages, tu dois l'abandonner. Il remue en toi trop de choses pour que tu puisses le poursuivre. Si tu parviens un jour à le mener à terme, il sera la preuve que tu as réussi à t'affranchir de ton histoire, à gagner ton autonomie.

Ni l'une ni l'autre de tes deux mères n'a eu accès à la parole. Du moins à cette parole qui permet de se dire, se délivrer, se faire exister dans les mots. Parce que ces mêmes mots se refusaient à toi et que tu ne savais pas t'exprimer, tu as dû longuement lutter pour conquérir le langage. Et si tu as mené ce combat avec une telle obstination, il te plaît de penser que ce fut autant pour elles que pour toi.

Tu songes de temps à autre à *Lambeaux*. Tu as la vague idée qu'en l'écrivant, tu les tireras de la tombe. Leur donneras la parole. Formuleras ce qu'elles ont toujours tu.

Lorsqu'elles se lèvent en toi, que tu leur parles, tu vois s'avancer à leur suite la cohorte des bâillonnés, des mutiques, des exilés des mots

ceux et celles qui ne se sont jamais remis de leur enfance

ceux et celles qui s'acharnent à se punir de n'avoir jamais été aimés

ceux et celles qui crèvent de se mépriser et se haïr

ceux et celles qui n'ont jamais pu parler parce qu'ils n'ont jamais été écoutés

ceux et celles qui ont été gravement humiliés et portent au flanc une plaie ouverte

ceux et celles qui étouffent de ces mots rentrés pourrissant dans leur gorge

ceux et celles qui n'ont jamais pu surmonter une fondamentale détresse

Lambeaux de Charles Juliet

Extrait 11 (p. 154/155)

Tu sors de la forêt. Les brouillards se sont dissipés. Tes blessures ont cicatrisé. Une force sereine t'habite. Sous ton oeil renouvelé, le monde a revêtu d'émouvantes couleurs. Tu as la conviction que tu ne connaîtras plus l'ennui, ni le dégoût, ni la haine de soi, ni l'épuisement, ni la détresse. Certes, le doute est là, mais tu n'as plus à le redouter. Car il a perdu le pouvoir de te démolir. D'arrêter ta main à l'instant où te vient le désir de prendre la plume. La parturition a duré de longues, d'interminables années, mais tu as fini par naître et pu enfin donner ton adhésion à la vie.

Depuis cette seconde naissance, tout ce à quoi tu aspirais mais qui te semblait à jamais interdit s'est emparé de tes terres : la paix, la clarté, la confiance, la plénitude, une douceur humble et aimante. Parvenu désormais à proximité de la source, tu es apte à faire bon accueil au quotidien, à savourer l'instant, t'offrir à la rencontre. Et tu sais qu'en dépit des souffrances, des déceptions et des drames qu'elle charrie, tu sais maintenant de toutes les fibres de ton corps combien passionnante est la vie.

1983-1995